

# L'ÉVOLUTION INTÉRIEURE ET LA QUESTION SPIRITUELLE OU METANOÏA

## REGARDS SUR L'ŒUVRE DE C.G. JUNG

INNER LIFE'S EVOLUTION, AND THE RELIGIOUS QUESTION (METANOÏA)  
ATTENTION ON THE C.G. JUNG'S WORK

Emmanuel Brasseur<sup>1</sup>

ONE'S INSPIRATION FROM TERNARY ANTHROPOLOGY OF MICHEL FROMAGET AND WITH CLAUDE TRESMONTANT'S REFLEXIONS ABOUT HEBRAIC THOUGHT, THE AUTHOR HAS THE AIM TO RENEW THE ATTENTION ON THE ORIGINAL VIEW OF C.G. JUNG'S THOUGHT IN OUR RATIONALE OCCIDENTAL CIVILISATION JUST AS HIS CONTRIBUTION TO SPIRITUAL QUESTION AND TO INNER MATURATION OF THE MAN.

**Key words :** C.G.Jung, Esprit, Psychothérapie, Empirique, Évolution intérieure, Psychologie analytique

## UNE RÉVOLUTION COPERNICIENNE ?

Dans un ouvrage extrêmement documenté et paru initialement dans « Questions De » en 1991 chez Albin Michel, (Corps, Âme, Esprit) Michel Fromaget évoquait le caractère révolutionnaire des propositions de Nicolas Copernic (1473-1543) (Fromaget M.).

En démontrant que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse, comme l'admettait jusque là le système géocentrique de Ptolémée (II<sup>e</sup> PC), N. Copernic apporte aux sciences dites exactes un renversement complet de paradigme dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours ! Sans cela notre science actuelle ne serait pas concevable.

M. Fromaget déplore alors que dans le champ des sciences humaines aucune révolution de cette ampleur n'ait encore eu lieu.

Pour lui, l'anthropologie actuelle reste encore beaucoup trop « égocentrée », pour paraphraser les reproches faits par N. Copernic à la science de son temps, qu'on pourrait qualifier de « géocentrée ».

Pour le formuler autrement, l'anthropologie actuelle, et les neurosciences, placent l'âme (le mental) au centre de gravité de la vie humaine : Le « cogito ergo sum » a eu pour conséquence malheureuse de conduire à la confusion de notre pensée avec notre Être et notre Personne et de réduire la vision anthropologique de l'Homme à une dualité « Corps et Âme », évacuant par le fait même la dimension spirituelle de l'homme et, partant, la question du sens de l'existence.

D'un point de vue étymologique le mot « âme » vient du latin *anima* (*animus*) d'où vient *animal*. L'âme est donc ce qui anime un être et correspond au psychisme quelque rudimentaire qu'il puisse être chez les animaux inférieurs.

Par des glissements successifs, après Descartes, Malebranche, Leibnitz etc., le mot « âme » a pris des connotations religieuses si importantes (probablement liées au fait que la dimension spirituelle s'y trouvait confondue) que l'on en est arrivé à caractériser par ce mot « âme » ce qui différencie l'homme de l'animal.

La différence qualitative entre l'homme et l'animal n'est pourtant pas de l'ordre du corps ni de l'âme (psychisme, mental) mais réside dans la possibilité d'accéder à la question du sens, c'est-à-dire la dimension spirituelle.

Tout l'ouvrage très fouillé, de Michel Fromaget, s'emploie à étayer l'hypothèse qu'une conception anthropologique tripartite, CORPS-ÂME-ESPRIT est indispensable, voire vitale pour ce qui est de l'avenir de l'homme.

Les sciences humaines se doivent, pour cet auteur, de devenir pneumo-centriques, alors qu'actuellement elles sont psychocentriques. Ainsi, à titre d'illustration, force est de constater que de l'anthropologie actuelle sont exclus les hommes qu'un avatar de l'existence a rendu végétatifs (et apparemment réduits au binôme corps-âme). Il en va de même pour ceux qui consacrent leur existence à la spiritualité, à quelques exceptions près. Les préoccupations de l'anthropologie sont dans la plupart des cas de l'ordre de la fonction mentale ou psychique (en ce compris la dimension sociologique).

Si les progrès de la connaissance sont impressionnants dans le monde physique, tant dans la compréhension de l'infiniment grand que dans celle de l'infiniment petit, ceux-ci sont dus à ces moments révolutionnaires qu'ont été, entre autres, la découverte de Nicolas Copernic, la relativité d'Albert Einstein et plus près de nous la théorie de la mécanique quantique. A l'intérieur même de ces sciences, il a fallu que s'opère un complet retournement de perspective, en quelque sorte une « metanoïa », ici à l'échelon collectif. (*metanoïa* en grec : changement de connaissance, transformation de la connaissance, conversion).

<sup>1</sup> Psychiatre - Directeur médical, Service de Santé mentale de Jolimont, Haine-Saint-Paul

Dans notre occident contemporain, l'âme (le psychisme, le mental) se tourne vers le corps et tourne le dos à un soleil qu'elle ne voit même plus. La conséquence en est une perte de plus en plus patente du rapport de l'âme à l'esprit, ce qui conduit probablement au manque de sens ressenti par notre société actuelle.

Si le lien de l'âme à l'univers, par le biais du corps, est patent dans nos sociétés, le lien par l'esprit quant à lui est en souffrance. Notre monde pourvoit à profusion aux besoins du corps et du mental : de la petite cuiller au lit conjugal, en passant par les médias en tout genre... Quant aux besoins spirituels, il y est répondu de façon si dérisoire... Les grandes religions ne sont plus que des administrations de symboles dont bien souvent le sens est perdu. Les églises se vident et un peu partout fleurit une néo-spiritualité qui ouvre la porte à toutes sortes de dérives.

Le mot « symbole » désigne précisément ces êtres (mots, dessins, idées...) qui ouvrent et œuvrent au passage du monde de l'âme au monde de l'esprit en les réunissant. Au plan étymologique « symbole » vient de *sumballein* en grec, qui signifie réunir, et il est opposé à *diaballein* (qui a donné diabolique) séparer.

Hors, c'est pourtant ce lien spirituel, qui se fait par le monde du symbole et qui relie l'homme au monde et à lui-même, qui fait de lui sa spécificité et donne sens à son existence.

Le développement de ce lien (spirituel), M. Fromaget le nomme *metanoïa* (ou conversion au sens étymologique) pour reprendre l'expression de toute la littérature patristique (cette transformation ou *metanoïa* se situe ici au plan individuel).

Il s'agit là d'une transformation, d'une métamorphose de l'homme dans son rapport à lui-même et au monde. C'est au travers de ce processus que se construit peu à peu la question du sens.

## PENSÉE HÉBRAÏQUE ET PENSÉE GRECQUE

Si Michel Fromaget situe le basculement de la vision anthropologique de tripartite à bipartite aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle, avec le passage au gothique dans l'occident Chrétien ou, pour le judaïsme, avec les écrits de Maïmonide, cette négligence progressive du lien de l'âme à l'esprit est peut-être déjà la conséquence de l'héritage deux fois millénaire de la pensée grecque, féconde et riche certes, mais fondamentalement dualiste.

Le développement du christianisme (à la base de notre civilisation occidentale) dans le monde païen, grec, s'est fait en grande part sous l'influence de Paul, qui revendiquait sa citoyenneté romaine, mais qui avait été formé à Jérusalem chez Gamaliel (Marguerat D.) et (Decaux A.). De même l'élaboration du corpus biblique occidental est restée constamment dans une dialectique hébraïquo-grecque (Paul A.).

C'est ainsi que dans un petit essai, assez ancien, sur la pensée hébraïque, Claude Tresmontant (Tresmontant C.) montre bien le fossé qu'il ya entre ces deux mondes et leurs modes de pensée.

Nous avons d'une part la pensée grecque (platonicienne et néo-platonicienne), féconde par sa capacité d'abstraction et d'autre part la pensée hébraïque, concrète, issue d'un monde de nomades proches de la terre.

« Penser la genèse du réel comme une création, comme une opération éminemment positive, est une originalité de la tradition biblique. C'est un renversement total du point de départ de la métaphysique et du mouvement initial de la pensée, qui engage tout le reste. Les conséquences en sont immenses. Sur ce point fondamental d'où toute la métaphysique procède, la pensée hébraïque va exactement en sens inverse de la pensée grecque, elle remonte une pente que les métaphysiques grecques et après elles les métaphysiques modernes qui en acceptent les gestes initiaux, descendent, en ce sens précis que du point de vue grec, le réel sensible provient plutôt d'une descente, d'une dégradation, tandis qu'au contraire pour les Hébreux, il est le fruit d'un acte positif, d'une ascension, qui est la création. » (Tresmontant C. (a)) (p. 14) [...]

[...] « A l'idéalisme, la pensée hébraïque ressemblerait par son sens de l'intelligibilité du réel sensible, de la perméabilité essentielle du monde à l'intelligence ; car le monde été créé par la parole.

Mais la pensée hébraïque s'oppose irréductiblement à l'idéalisme par sa métaphysique réaliste de l'être, son amour du charnel, et son sens du travail et de l'action dans l'élément.

La pensée hébraïque est une pensée de paysans et de bergers.

En cela elle se rapprocherait du matérialisme. Son non dualisme accorde à l'élément et au corporel une importance qui rappelle la physique stoïcienne.

Mais contre un matérialisme comme celui de notre XIX<sup>e</sup> siècle elle apporte sa conception de l'intelligibilité du corporel et son refus de toute entité manichéenne qui se caractériserait par l'opacité à l'esprit, l'idée d'une matière anti-esprit.

La pensée hébraïque pourrait s'appeler un matérialisme poétique, ou un idéalisme charnel. » (Tresmontant C. (b)) (p. 54).

Ainsi pour exprimer ce que contient ce type de pensée (biblique) notre langage occidental en est réduit aux oxymores, qu'une pensée dite rationnelle, et qui est majoritairement la nôtre, abhorre.

Le danger d'une pensée, même rigoureuse, mais qui n'est plus que pensée, devenue dualiste par ses capacités d'abstraction, coupe l'homme de son lien vital à l'univers. Il s'agit là, ainsi que l'a fort bien montré C.G. Jung tout au long de son œuvre, d'une position unilatérale du moi, prélude à une dissociation névrotique (dans le meilleur des cas).

C'est d'ailleurs, littéralement l'avertissement qui est donné à Adam dans le Jardin d'Eden.

Littéralement, ainsi que le démontre Paul Nothomb, dans les « Tuniques d'aveugles » (Nothomb P. (a)) (pp. 78-79) (il s'agit de son premier livre consacré à la traduction des premiers versets de la Genèse), il lui est dit « tu ne mangeras pas (le fruit) hors de l'arbre ». Ce qui signifie qu'il est déconseillé à l'homme de se mettre en rupture par rapport à cet arbre qui est un arbre différent des autres arbres du jardin et qui est en fait un arbre-code. Cet arbre-code pourrait se traduire approximativement par : « arbre du connaître totalement » ou « arbre de la Connaissance Globale » (Nothomb P. (b)) (p. 77).

Il y a rupture du code par *absorption* du « connaître totalement » **et séparation** d'avec l'« arbre ». C'est à ce niveau que semble se situer l'interdit fondamental.

N.B. : en hébreu, le terme qui désigne le couteau employé par Abraham pour le sacrifice d'Isaac est issu de la même racine sémantique que manger (Nothomb P. (c)) (p. 79).

## JUNG

De ce point de vue, il est important de bien saisir que C.G. Jung, tout au long de son travail et de ses recherches a voulu rester, avec rigueur et opiniâtreté, *empiriste*, comme il le dit lui-même.

À son point de départ, sa carrière fût marquée par une double sensibilité : une approche plutôt objectivante avec ses recherches en 1900, au Burghözli, sur les expériences d'associations verbales. Il publie en 1907 « Psychologie de la Démence Précoce » (Jung C.G.) (*in Psychogenèse des maladies mentales pp. 11-187*). Ce livre traite des résultats de ses recherches sur les expériences d'associations verbales dans cette pathologie. Celles-ci l'ont conduit à formuler l'hypothèse des « complexes » et ont suscité une convergence avec « L'interprétation des rêves » de Freud et la notion de refoulement qui aboutira à la notion d'« ombre et d'inconscient personnel » chez Jung. Il s'en est suivi toute une période d'intense collaboration entre les deux hommes de 1906 à 1913 (leur première conversation, le dimanche 3 mars 1907 dura 13 heures !). Parallèlement, sa thèse de doctorat, publiée en 1902 « Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes » (Jung C.G.) (*in L'Énergétique psychique, pp. 118-218*) nous fait entrevoir les débuts d'un intérêt qui sera sans cesse plus marqué pour le caractère singulier de chaque patient ainsi que pour tout ce qui dépasse l'individu (mythes, religions, phénomènes médiumniques...) tout en lui étant relié.

Il s'est toujours préoccupé de l'homme dans sa totalité. Toute son œuvre témoigne d'une préoccupation constante de l'« Homme total », relié à l'univers par sa conscience, ses fonctions psychiques et son inconscient.

De ce point de vue, il faut bien considérer que les écrits de Jung ne sont pas en eux-mêmes l'exposition d'une théorie psychologique, mais qu'ils sont le reflet de son intense confrontation à

l'inconscient et à ses productions (mythes, religions...), confrontation qui s'est inaugurée lors de la rédaction de son livre « *Métamorphoses et symboles de la libido* » (Jung C.G.) et s'est poursuivie tout au long de sa vie. Ceci explique sans doute le fait qu'il ait été régulièrement mal compris, surtout par des lecteurs privilégiant exclusivement une lecture rationnelle.

Quant à son mode de compréhension du monde et de l'homme, Charles Baudouin dans son ouvrage « L'œuvre de Jung » (Baudouin C.), au travers de la chaleureuse description qui suit, traduit, de celui-ci, ce que Claude Tresmontant pointe comme étant caractéristique de la pensée hébraïque :

« Bâle, dimanche 7 octobre. (1934) »

C'est le moment de rassembler les impressions que m'a laissées, durant ces quelques jours, la personnalité de Jung, de nouer la gerbe, de dresser le portrait. Un portrait en pied, certainement, car je le revois parlant debout, enseignant debout. C'est le mot *stature* qui vient d'abord (et l'on mettra *nature* à la rime) ; ou le mot allemand *Gestalt*. Ce n'est pas un homme de cabinet ; c'est une force. [...]

[...] J'ai dit une force. Il faut parler d'une force bien campée, bien dressée, les deux pieds sur la terre. Il m'a été donné de le voir, au cours de ce séminaire, à la veille de la soixantaine, en pleine possession de cette force, cette force d'homme grisonnant mais vert encore, nullement déprimé par l'approche de la vieillesse, parce qu'il a appris d'avance à l'accepter comme une des saisons de la vie, et il sait bien que la vieillesse n'est déprimante et discordante que pour ceux qui la refusent, la camouflent, et redoutent d'en intégrer les vertus. C'est malheureusement le cas de la plupart de nos contemporains occidentaux ; mais les « primitifs », toujours eux, qui lui ont tant appris, lui ont donné aussi cette leçon-là : il a vu chez eux le « beau vieillard » qu'on ne voit plus souvent chez nous ; et il a vu aussi, en chair et en os, le « vieux sage », dont il ne retrouve guère l'image et l'« archétype » en Europe, que dans les rêves de ses patients. Ce vieux sage, il est en passe de l'incarner, demain.

Ces derniers jours, quand il nous entretenait des tribus, des esprits de la forêt, de l'autre monde, mystérieux, qui s'anime tout à coup à la tombée de la nuit, il était plutôt le sorcier pénétré par les esprits dont il parle, habile à les évoquer, et à en faire planer sur l'assistance suspendue, la présence inquiétante ; puis, tout à coup, une bonne histoire détendait l'atmosphère, dans un rire bien placé. Une force dense et nourrie d'une somme compacte d'expérience humaine, et qui lui revient comme multipliée par l'adhésion de l'assistance, de sa tribu à lui, de ce cercle de disciples des deux continents, qui l'entoure et qui le porte. » (Baudouin C.) (p. 23-25)

Je proposerai donc de prendre comme axe de lecture de l'œuvre de Jung et de sa pensée, une orientation qui à l'instar de Claude Tresmontant, pourrait être qualifiée de « matérialisme poétique ou d'idéalisme charnel ».

Toute l'œuvre de Jung, n'est véritablement compréhensible que par une approche « concrète » : des concepts aussi fondamentaux que les archétypes, l'ombre, l'inconscient collectif, le Soi,

ou des notions aussi difficiles que le psychoïde ou la synchronicité ne sont véritablement accessibles que par une expérience concrète, un vécu. Une approche, uniquement théorique, de ses écrits se heurte ainsi, malheureusement trop souvent, à l'incompréhension. Jung, rappelons-le, fût le premier à recommander une expérience personnelle du processus analytique.

Pour une meilleure compréhension de ces notions, le lecteur non initié pourra néanmoins utilement se référer à l'ouvrage très accessible d'Aimé Agnel : « *Jung – La passion de l'autre* » aux éditions Milan (Agnel A.).

## L'HOMME D'UN POINT DE VUE NEUROBIOLOGIQUE

Située à l'intersection des sciences humaines et des sciences exactes, la neurobiologie tire néanmoins son efficacité d'une position matérialiste réductrice.

Ce type d'approche dans le domaine des sciences exactes dites dures, par l'impasse que cette position réductrice implique, conduit les chercheurs à des considérations qui ont parfois une allure poétique, comme la description de certaines caractéristiques des composants de la matière : la couleur, le charme... Cette manière d'exprimer les choses fleurit d'autant plus que l'approche du réel atteint les confins de notre notion de matière : ainsi le paradoxe EPR et l'effondrement de la fonction d'onde en mécanique quantique.

De même quelqu'un comme Sir John Eccles, prix Nobel de médecine en 63 pour ses recherches en neurobiologie, en arrive à dire dans « *Evolution du cerveau et création de la conscience* » (Eccles J.) :

« Je maintiens, que le mystère de l'homme est incroyablement diminué (à tort) par le réductionnisme scientifique et sa prétention matérialiste à rendre compte du monde de l'esprit en termes de simple activité neuronale. Une telle croyance ne peut être considérée que comme une superstition. » [...] (Eccles J.(a)) (p. 322)

[...] « Puisque les solutions matérialistes sont incapables d'expliquer notre expérience d'unicité, je me sens contraint d'attribuer l'unicité du moi (ou de l'âme) à une création spirituelle d'ordre surnaturel. » [...] « C'est la certitude de l'existence d'un noyau intérieur d'individualité unique qui rend nécessaire l'idée de cette "création divine". » (Eccles J. (b)), (p. 317).

On est bien là en face de la nécessaire expérience personnelle. Celle-ci est en fait indispensable pour comprendre, expérimenter et vérifier sur soi-même la validité des hypothèses jungiennes sur la Psyché et son potentiel d'évolution.

Dans l'ouvrage déjà cité de Claude Tresmontant sur la pensée hébraïque, celui-ci montre bien les difficultés auxquelles conduit une conception matérialiste dualiste du réel :

« Penser qu'il y a au fond du réel de la "matière", c'est confondre fabrication et création : c'est croire que le réel a été fabriqué, comme nous le faisons pour les objets de notre

industrie, à partir d'un élément préexistant donné auquel aurait été surajouté une forme.

Un organisme n'est pas la synthèse d'une multiplicité donnée l'avance. L'organisme n'est pas parti d'une multiplicité préexistante qu'il aurait liée avec ce *syndesmos* qu'est l'âme ; l'organisme ne s'est pas fait à partir du cadavre. L'organisme s'est développé en partant d'un germe qui est une unité et il s'est spatialisé en s'assimilant des éléments extérieurs, en les intégrant à son unité, en se les incorporant. Dire qu'un organisme vivant est composé d'une matière multiple unifiée par une "forme", c'est une inversion : c'est supposer que le multiple est donné d'abord, que le vivant a été fait à partir de son cadavre.

La fabrication assemble des matériaux divers qu'elle réunit en leur imposant une certaine forme. Mais cette forme, dans un objet fabriqué, demeure extrinsèque, surajoutée ; elle "n'informe" pas réellement le matériau employé ; d'où la dualité entre la "matière" et la "forme". Au contraire l'organisation créatrice qui ne part d'une multiplicité d'éléments antérieurement donnés est une forme qui s'incorpore des éléments ; ces éléments intégrés ne sont plus, dans le corps, ce qu'ils étaient séparés, ni ce qu'ils seront après la désagrégation. L'unité est première ; elle ne domine pas d'une manière extérieure sur le multiple, mais le multiple est assimilé par elle ; la forme totale est antérieure à ses parties ; un organisme vivant est une forme ; l'homme est une "âme vivante". Il n'y a pas dualité substantielle entre une "matière" et une "forme".

Fabriquer consiste à imposer une forme qui nous est pratiquement utile à un élément organique qu'on appelle matériau ou matière. Comme la structure originale de cet élément qui nous sert de matériau ne nous intéresse pas en elle-même, mais seulement par rapport à cet objet que nous allons construire, nous aurons tendance à dire que le matériau n'a pas de forme. Ce n'est là qu'une manière de parler ; le bois a bien une forme, une structure infiniment complexe et plus subtile que je ne saurai jamais lui en donner ; le bois est, dans son intimité, jusqu'au niveau moléculaire et atomique, une forme ; mais ce n'est pas la forme que j'ai décidé de lui donner, table, pirogue ou dieu ; je déclarerai donc l'élément qui me sert de matière *informe*.

Si on imagine que le Réel a été fabriqué, à la manière humaine, on en vient à donner la priorité dans le monde visible à une « matière » originelle qui serait une réalité informe désorganisée, à laquelle il a été ajouté, par un démiurge, une « forme », un ordre qui est celui du cosmos. La matière, c'est le désordre, l'informe, l'indéterminé, qui doit être ordonné, informé, déterminé. Il semble qu'il y ait au fond du réel un manque d'ordre primordial qu'il ait fallu surmonter. "Il (Anaxagore) admet pour principes l'Un (car c'est ce qui est simple et sans mélange), et l'Autre, comme nous Platoniciens posons l'indéterminé, *to aoriston*, avant toute détermination et avant toute participation à une forme quelconque."

Dans la genèse de l'idée de "matière" il semble que les idées négatives : *apeiron*, *chaos*, *chôra*, aient joué un grand rôle. » (Tresmontant C.(c)), (p. 49-50)

L'hébreu est une langue concrète et n'a pas de mot pour exprimer la matière. L'hébreu ne parle que de ce qui existe et il faut bien reconnaître de ce point de vue que personne n'a jamais vu de « matière ». La pensée hébraïque a donc ce caractère empiriste si éloigné de notre pensée dualiste cartésienne. C'est, de ce point de vue, un regard qui correspond mieux à la lecture de l'œuvre de C.G. Jung.

## RETOUR À JUNG

Pour l'homme « psychique » ou CORPS-ÂME que décrit M. Fromaget, et qui est le centre d'intérêt principal de nos sciences humaines cartésiennes, matérialistes-dualistes, le monde de l'esprit est dans sa réalité concrète un monde riche de valeurs insoupçonnées dont il se trouve malheureusement privé par ce postulat matérialiste-dualiste.

Sur base d'un tel postulat, comment comprendre des notions telles que : le bien, le mal, l'amour, l'agapè... ?

Il est bien sûr possible de s'en sortir par une pirouette darwinienne, en soulignant le bénéfice de l'altruisme dans le processus de sélection naturelle. Mais la question qui se pose alors aboutit inévitablement aux questions sur l'origine du monde et de la vie.

Notre capacité, toute humaine, à *fabriquer*, avec le pouvoir que cela nous donne, a contribué probablement à notre aveuglement sur le mystère permanent de la création et à projeter dans celle-ci, ainsi que Jung nous l'a bien montré, nos catégories de pensée. Ainsi nous comprenons erronément, dans une pensée dualiste et par projection intellectuelle de notre pouvoir de fabrication, le mystère de la création. Ce faisant, pour reprendre le mythe du jardin d'Eden, nous nous sommes emparés de la « connaissance globale » et séparés de « l'arbre ».

Par son approche empiriste, plus proche, ainsi que je le suggère, de la pensée hébraïque telle que la présente Claude Tresmontant, que de la pensée grecque, en reconnaissant aux mythes, aux productions du psychisme, leur réalité sensible, il revient à Jung d'avoir exploré et pointé les avatars du processus spirituel au sein de la psyché (qu'il considère dans sa dimension ÂME-ESPRIT) et d'avoir éclairé les mécanismes à l'œuvre à l'intérieur de celle-ci ainsi que ses dangers.

En simplifiant les choses, le « Moi-conscient », qu'il définit comme un complexe, en se confrontant à l'« ombre individuelle », qui au départ correspond peu ou prou à l'inconscient freudien, se retrouve confronté à ses contraires qu'il a ainsi dissociés et différenciés (ce qui est nécessaire à la prise de conscience). Le conflit psychique et la tension qui s'ensuit, active, au niveau de l'inconscient collectif, la « fonction transcendante » soutenue et organisée par l'archétype central de l'inconscient collectif (« Le Soi ») dans lequel les contraires ne sont pas séparés, pour conduire à la production de symboles (au travers de toutes les productions de la psyché individuelle et notamment les rêves) qui rééquilibrent la position consciente. Il s'agit d'une expérience très forte, intense, qu'il a

qualifiée de numineuse (*numen, numinis* : volonté divine). Elle sera le support *psychologique* de l'expérience de dieu au sens large (sans aucune affirmation théologique !), expérience qui se retrouve projetée sur tout ce que l'individu considèrera comme « image de dieu ».

Il pointe donc très nettement le potentiel évolutif et humanisant de la dimension spirituelle, cette dimension qu'il qualifie de numineuse, et qui conduit l'homme à éprouver très profondément son caractère complet, relié à lui-même et au monde. Mais il nous averti aussi du danger inhérent à l'ombre projetée produite par l'éclairage que cette expérience (de l'effet psychique de la fonction transcendante (le Soi)) donne au moi qui reçoit cette lumière.

D'un point de vue collectif d'ailleurs, cette ombre portée est redoutable si l'on jette un regard sur tous les « ismes » qu'elle génère. Elle se trouve amplifiée sans doute, par les systèmes institutionnels qui organisent et administrent ces « ismes » en tous genres. Cela, par la méconnaissance de l'ombre qui, sous couvert d'identification réciproque à un même idéal, se construit à l'insu même de ses protagonistes. Cette ombre méconnue débouche malheureusement rapidement sur des anathèmes et des excommunications. Jung insiste d'ailleurs tout au long de ses écrits, de ses lettres, de ses interviews, sur l'attention qu'il faut porter à l'ombre inhérente à tous les phénomènes de nature psychique, individuelle ou collective.

Cette expérience de « dieu » est néanmoins la seule qui nous rende complets. Elle naît dans la conscience par l'expérience de symboles (produits essentiellement par l'archétype central de la psyché : le Soi) et crée en quelque sorte une épiphanie.

« Plus on avance dans un chemin de méditation, plus cette part intérieure de notre âme se met à vibrer et à vivre ; l'âme devient prioritaire sous toute forme de concepts ...ouverture sur l'intériorité et l'invisible qui inclut le monde avec tout le sens de celui-ci...et de le transformer... » disait récemment un analysant.

C'est donc au travers de l'expérience intime où le Soi se connecte au Moi et à la Conscience que se fait l'expérience de la Totalité.

Mais si dans la vision hébraïque et biblique cette expérience est le fait d'un dieu infiniment bon et puissant, et tout de même régulièrement sadique et cruel, c'est-à-dire contenant en lui-même les opposés, dans la vision chrétienne, la question de la réalité du mal s'est trouvée évacuée par la théorie de la *privatio boni*, rendant le christianisme unilatéral. Cette problématique du mal peut se lire avec une acuité particulière dans le Livre de Job. Ce « dieu », quelque peu autiste, sur lequel se projette l'expérience du Soi, cherche à se parachever dans sa création (cfr. « Réponse à Job » (Jung C.G.)).

« La vie du Christ est précisément comme elle doit être pour être à la fois la vie d'un dieu et celle d'un homme. Elle est un symbolum – un symbole –, la synthèse de natures hétérogènes, un peu comme si l'on avait fondu en une personnalité unique Job et Yahvé. L'intention de Yahvé de devenir homme, qui a résulté de Sa confrontation avec Job, s'accomplit dans la vie et la souffrance du Christ ». (Jung C.G., *Réponse à Job*, p. 113).

Cela s'expérimente au travers de ce rapport dialectique constant entre le Moi et l'inconscient. (Jung C.G., *Dialectique du Moi et de l'inconscient*) qui amène à la production de symboles par la fonction transcendante (Le Soi).

« Cet esprit de vérité et de connaissance, c'est le Saint-Esprit par lequel le Christ a été engendré ; c'est l'esprit de la procréation physique et spirituelle qui, dorénavant, établira sa demeure dans le sein de la créature humaine. Mais comme le Saint-Esprit est la troisième personne de la divinité, *le fait implique très exactement que Dieu va se trouver engendré dans la créature humaine*. Cela entraîne une profonde modification du statut de l'homme, puisque celui-ci se trouve maintenant élevé, dans un certain sens, à la filiation divine et à une humanité semi-divine ». [...] (Jung C.G., *Réponse à Job*, (a) p. 159)

[...] « Que l'Esprit-Saint prenne demeure en l'homme est synonyme d'incarnation progressive de Dieu. Le Christ, comme fils engendré de Dieu, en même temps que médiateur préexistant, est un premier rejeton et un paradigme divin, qui sera suivi d'autres incarnations du Saint-Esprit dans l'homme réel. Mais ce dernier contribue aux ténèbres du monde et s'est pourquoi se crée, avec la mort du Christ, une situation critique bien faite pour occasionner mainte appréhension... » (Jung C.G., *Réponse à Job*, (b) p. 160).

Dans cette perspective, l'homme se trouve placé comme co-créateur du monde et du sens de celui-ci. Mais cette co-création implique, insiste Jung, la prise en compte de l'ombre (Cfr. Supra), particulièrement contrastée, que créent, par exemple, les « ismes », en illuminant la conscience de ceux qui en font l'expérience.

« Ce qui veut dire que même l'homme illuminé reste celui qu'il est, et qu'il n'est jamais davantage que son Moi limité vis-à-vis de Celui qui vit en lui, dont la forme ne possède pas de frontières discernables, qui l'enserme de toutes parts, profond comme les fondements de la terre, étendu à l'infini comme le ciel ». (Jung C.G., *Réponse à Job*, p. 241)

De l'existence de cette ombre, il pointe également tout le danger sociétal auquel conduit la méconnaissance de celle-ci, et dont notre époque a malheureusement fait quelques douloureuses expériences ! « On constate régulièrement une ignorance poussée à un degré surprenant relative à tout ce compartiment de notre psyché que l'on désigne du terme "d'ombre" : on ne veut connaître, on ne reconnaît que ses bonnes intentions, et quand les mauvaises ne peuvent plus être niées, on joue, pour sauver la face et se donner des apparences, "les surhommes" ou les "hommes d'une race de maîtres", qui s'arrogent le droit de vivre par delà les scrupules et qui se prétendent ennoblis par la grandeur de leur mission. » (Jung C.G., *Après la catastrophe in : Aspects du drame contemporain*, pp. 148-149).

Cette considération de l'ombre et son paradigme quaternaire, spécifiquement jungienne à mon sens, constitue probablement un des apports majeurs de Jung la compréhension du processus spirituel.

(Pour le lecteur intéressé, ce thème a été remarquablement analysé et développé par John P. Dourley, prêtre catholique et psychanalyste jungien dans « *La maladie du christianisme, l'apport de Jung à la foi* ». (Dourley J.P.))

## CONCLUSIONS

L'œuvre de C.G. Jung est malheureusement, bien souvent mal comprise. Ces quelques lignes formulent l'hypothèse qu'elle l'est en raison du mode de lecture qui en est faite.

En s'éclairant de l'outil de compréhension élaboré par Claude Tresmontant sur la pensée hébraïque et en s'appuyant sur l'anthropologie ternaire proposée par Michel Fromaget, il semble que l'on peut proposer une grille de lecture qui évite les écueils générés trop souvent par une approche uniquement cartésienne et unilatérale des écrits de C.G. Jung.

L'approche de C.G. Jung est d'autant plus importante qu'elle ouvre la porte à une compréhension plus large de la question spirituelle, question vitale s'il en est pour l'avenir de notre humanité, question trop souvent confisquée par les grands systèmes religieux, administrateurs de symboles, et qu'il est urgent de rendre à chacun d'entre nous !

## RÉSUMÉ

En s'inspirant de l'anthropologie ternaire proposée par Michel Fromaget et en éclairant celle-ci des réflexions de Claude Tresmontant sur la pensée hébraïque, il est proposé un certain regard sur l'aspect original de la pensée de C.G. Jung dans notre occident rationnel ainsi que sur son apport à la question spirituelle et à l'évolution intérieure de l'Homme.

**Emmanuel Brasseur**

Service de Santé mentale de Jolimont,  
7100 Haine-Saint-Paul

Adresse privée : Clos des Princes 41, 7070 Le Roeulx  
E-mail : emmanuel.brasseur@swing.be

# RÉFÉRENCES

**Agnel A.** *Jung- La passion de l'Autre*, Éditions Milan, Toulouse, 2004.

**Baudouin C.** *L'œuvre de Jung et la psychologie complexe*, Petite bibliothèque Payot, 2002 (pp. 23-25).

**Decaux A.** *L'avorton de Dieu, Une vie de saint Paul*, Perrin, Desclée de Brouwer, 2003 (pp. 27-30).

**Dourley J.P.** *La maladie du christianisme, l'apport de Jung à la foi*, Bibliothèque jungienne Albin Michel, 2004.

**Eccles Sir J.C.** *Evolution du cerveau et création de la conscience*, Champs Flammarion, 1994 (a : p. 322) (b : p. 317).

**Fromaget M.** *Corps, Âme, Esprit Introduction à l'anthropologie ternaire*, Edifio LLN, 1998.

**Jung C.G.** Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes in : *L'Énergétique psychique* (pp. 118-218), Georg & Cie, S.A. Genève, 1981 ; 1902 pour l'édition originale.

**Jung C.G.** Psychologie de la démence précoce in : *Psychogenèse des maladies mentales*, Albin Michel, Paris, 2001 (pp. 11-187) ; 1907 pour l'édition originale.

**Jung C.G.** *Métamorphoses et symboles de la libido*, Éditions Montaigne, Paris, 1927 ; 1911 pour l'édition originale.

**Jung C.G.** *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Éditions Gallimard, Paris, 1964 ; 1928 pour l'édition originale.

**Jung C.G.** Après la catastrophe in *Aspects du drame contemporain* Georg & Cie, S.A. Genève, 1993 (pp. 148-149) ; 1945 pour l'édition originale.

**Jung C.G.** *Réponse à Job*, Buchet Chastel Méta Éditions, Paris, 2001 (a : p. 159) (b : p. 160) ; 1952 pour l'édition originale.

**Marguerat D.** Paul interprète de Jésus, in *Les premiers temps de l'Église*, Folio Histoire 124 Gallimard, 2004 (pp. 144-151).

**Nothomb P.** *Les tuniques d'aveugles*, Ela La Différence, Paris, 1990 (a : pp. 78-79) (b : p. 77) (c : p. 79).

**Paul A.** *La Bible et l'Occident, de la bibliothèque d'Alexandrie à la culture européenne*, Bayard, 2007.

**Tresmontant Claude,** *Essai sur la pensée hébraïque*, Éditions du Cerf (Lectio Divina 12), Paris, 1953 (a : p. 14) (b : p. 54) (c : pp. 49-50).